Document généré le 19 juil. 2025 02:51

XYZ. La revue de la nouvelle

Tentative de meurtre

Karel Čapek

Numéro 22, mai–été 1990

Chambre à louer

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3742ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Čapek, K. (1990). Tentative de meurtre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (22), 68–73.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Tentative de meurtre

Karel Čapek

Ce soir-là, monsieur le conseiller juridique Tomsa, casque sur les oreilles et sourire suave aux lèvres, se prélassait en écoutant la radio qui jouait si aimablement pour lui les *Danses slaves* de Dvořák — ça c'est de la musique, se disait-il satisfait — quand soudain il y eut deux coups de feu au dehors et des éclats de verre dégringolèrent juste au-dessus de sa tête; en effet, monsieur Tomsa était assis près de la fenêtre au rez-de-chaussée de sa maison.

Sur le coup, il fit ce que chacun d'entre nous ferait sans doute: il attendit un moment la suite des événements, puis il enleva ses écouteurs et examina presque sévèrement la situation; ce n'est qu'après qu'il s'effraya: quelqu'un avait fait deux trous dans les vitres en tirant; on pouvait voir une balle qui avait fait éclater le bois sur la porte de l'autre côté de la pièce. Sa première impulsion fut de se précipiter dans la rue les mains nues pour saisir le voyou par le col; mais lorsqu'on a déjà dépassé la force de l'âge et qu'on jouit d'un certain prestige, on laisse généralement passer cette première impulsion et on opte pour la seconde; voilà pourquoi monsieur Tomsa courut au téléphone pour appeler le commissariat de police:

— Allô, envoyez-moi tout de suite quelqu'un; je viens d'être victime d'une tentative de meurtre.

— Où est-ce ? dit une voix ensommeillée et indifférente.

— Chez moi, se fâcha monsieur Tomsa, comme si la police y était pour quelque chose. C'est un scandale de tirer comme ça sans aucun motif sur un citoyen paisible assis tranquillement chez lui! Cette affaire exige une enquête rigoureuse! C'est incroyable...

— Bon, l'interrompit la voix ensommeillée. Je vais vous envoyer quelqu'un.

Monsieur le conseiller bouillait d'impatience et de fureur; il lui sembla qu'une éternité s'était écoulée avant que ce quelqu'un n'arrive; en fait, vingt minutes après son appel un inspecteur de

police était déjà chez lui, un homme très pondéré, qui examinait avec intérêt la fenêtre brisée.

— Quelqu'un a tiré à travers votre fenêtre, Monsieur, constata-t-il objectivement.

— Sans blague ! C'est moi qui étais assis près de cette fenêtre !

— Calibre sept millimètres, dit l'inspecteur, extrayant la balle de la porte avec son canif. Ça m'a l'air d'un vieux revolver militaire. Regardez, le type devait être perché sur la clôture : s'il avait tiré du trottoir, la balle se serait enfoncée plus haut. C'est-à-dire qu'il vous visait.

— Intéressant ! répliqua monsieur Tomsa amer. J'aurais plutôt pensé que c'est la porte qu'il visait.

— Et qui est le coupable ? demanda l'inspecteur, ne se laissant pas impressionner.

— Pardonnez-moi, dit le conseiller, de ne pas pouvoir vous donner son adresse ; je n'ai pas vu ce monsieur et j'ai oublié de l'inviter à entrer.

— C'est difficile, dit l'inspecteur calmement. Qui soupçonnez-vous ?

La patience de monsieur Tomsa s'épuisait.

— Qui je soupçonne, moi ? lança-t-il avec irritation. Bon sang, je n'ai même pas vu ce type ; et même s'il avait eu l'obligeance d'attendre que je lui envoie un baiser par la fenêtre, je ne l'aurais pas reconnu dans la nuit. Monsieur, si je savais qui c'était, est-ce que je vous aurais demandé de venir ?

— Bon, bon, répondit l'inspecteur sur un ton apaisant. Peut-être allez-vous vous souvenir de quelqu'un qui aurait tout intérêt à vous voir mort ou qui voudrait se venger de vous pour quelque raison... Remarquez, ce n'était pas une tentative de vol avec effraction. Un voleur ne tire pas tant que ce n'est pas nécessaire. Il se peut que quelqu'un vous garde une sorte de rancune. C'est à vous de nous le dire, Monsieur, et nous établirons les faits.

Monsieur Tomsa resta interdit : jusqu'alors il n'avait pas envisagé la chose sous cet angle.

— Je n'ai aucune idée, dit-il avec hésitation, survolant d'un coup d'œil sa vie paisible de fonctionnaire et de vieux garçon. Qui

donc pourrait m'en vouloir à ce point? s'étonna-t-il. Ma foi, je ne me connais aucun ennemi! C'est tout à fait exclu, opina-t-il de la tête. Je n'ai maille à partir avec personne, voyons! Je vis replié sur moi-même, je ne vais nulle part, je ne me mêle de rien... Pourquoi voudrait-on se venger de moi?

L'inspecteur haussa les épaules.

— Ce n'est pas moi qui vous le dirai, Monsieur; mais peut-être vous souviendrez-vous d'ici demain. Vous n'allez pas avoir peur chez vous maintenant?

— Non, répondit monsieur Tomsa pensif.

C'est étrange, s'inquiéta-t-il, une fois seul, pourquoi, oui, *pourquoi* me tirerait-on dessus? Je suis un solitaire, moi; mon travail au bureau terminé, je rentre à la maison, je n'ai rien à faire avec personne! Pourquoi veut-on me tuer? Son étonnement grandissait avec son amertume: que d'ingratitude! Petit à petit, il commençait à se prendre en pitié. Je travaille comme un bœuf, je prends même des dossiers à la maison, je ne suis pas dépensier, je ne profite pas de la vie, je vis comme un escargot dans sa coquille et crac! on vient me descendre. Mon Dieu, comme les gens peuvent être méchants! Monsieur le conseiller demeurait stupéfait, anéanti. Qu'ai-je fait? Et à qui? *Pourquoi* me hait-on si follement, avec autant de rage?

C'est peut-être une erreur, se dit-il pour se calmer, assis sur son lit, une chaussure à la main. Mais bien sûr, voyons! On s'est sûrement trompé de personne! Ce type m'a tout simplement pris pour quelqu'un d'autre à qui il en voulait! C'est ça, se dit-il avec soulagement, car pourquoi, *pourquoi* quelqu'un me haïrait-il tellement, moi?

La chaussure tomba de la main de monsieur le conseiller. Mais oui, se souvint-il soudain avec une certaine gêne, l'autre jour, j'ai fait une bêtise, mais c'était vraiment sans le vouloir; en parlant avec mon ami Roubal j'ai laissé échapper une allusion très maladroite à l'égard de sa femme. Pourtant tout le monde sait que cette créature le trompe avec n'importe qui, lui-même le sait, mais il ne veut pas le laisser voir. Et moi, imbécile, quel âne je fais d'avoir lâché ça... Monsieur le conseiller se rappela que Roubal s'était contenté d'avaler sa salive et d'enfoncer ses ongles dans ses paumes. Mon

Dieu, se dit-il avec horreur, comme ça lui a fait mal ! Il aime cette femme comme un fou ! Bien sûr, j'ai tâché ensuite de détourner la conversation, mais comme il se mordait les lèvres ! Il a certainement raison de me haïr, comprit-il, tout affligé. Je sais que ce n'est pas lui qui a tiré sur moi, ça c'est exclu, mais il n'y aurait pas de quoi s'étonner...

Monsieur Tomsa fixa son regard à terre. Ou bien l'autre jour ce tailleur, se souvint-il, tout à fait mal à l'aise. J'étais allé chez lui pendant quinze ans et puis on m'a dit qu'il avait une tuberculose avancée. Ça va sans dire, on a peur de porter un habit sur lequel a toussé un tuberculeux; donc j'ai cessé de le fréquenter... Et l'autre jour, il est venu me solliciter, disant qu'il n'avait pas de travail, que sa femme était malade et qu'il lui faudrait envoyer les enfants à la campagne. Il demandait humblement que je l'honore de nouveau de ma confiance... Seigneur, que cet homme était pâle et qu'il suait atrocement ! Monsieur Kolinsky, lui ai-je dit, comprenez-moi, ça ne va pas, j'ai besoin d'un meilleur tailleur, je ne suis pas satisfait de votre travail. «Je vais faire tout mon possible, Monsieur», bafouillait cet homme que l'embarras et la peur faisaient transpirer; il était prêt à fondre en larmes. Et moi, se rappelait monsieur Tomsa, moi je l'ai évidemment éconduit avec quelque chose comme « on va voir », formule que ces misérables connaissent si bien. Cet homme pourrait en effet me haïr, pensa le conseiller, perplexe; ça doit être atroce d'aller quémander pour vivre et de se faire expédier avec une telle indifférence ! Mais qu'est-ce que je pouvais faire ? Je sais, ce n'est pas le genre de personne qui aurait pu faire ça, mais...

Monsieur le conseiller sentait un poids peser de plus en plus sur son âme. Il y a encore quelque chose de fâcheux : c'est la façon dont j'ai engueulé notre commis l'autre jour. Je n'arrivais pas à trouver un dossier, eh bien j'ai appelé le vieux et je l'ai semoncé comme un gosse, et devant les employés ! Qu'est-ce que c'est que ce désordre, idiot que vous êtes, quel souk vous mettez dans vos affaires, vous mériteriez que je vous congédie sur l'heure... Et puis, j'ai trouvé la chemise dans mon propre tiroir ! Et le vieux n'a même pas bronché, il ne faisait que frissonner et cligner des yeux... Une chaleur accablante torturait monsieur le conseiller. Quand même, on ne va pas aller jusqu'à s'excuser auprès d'un subordonné, se dit-il sans conviction, même si on lui fait un peu de tort. Mais combien ces subalternes doivent haïr leurs supérieurs ! Tiens, je pourrais

offrir à ce vieillard un complet usagé, mais en fait, ça aussi, ce serait humiliant pour lui...

Monsieur le conseiller ne pouvait plus rester tranquille dans son lit. Même la couverture légère l'étouffait. Assis sur son séant, tenant ses genoux embrassés, il fixait les ténèbres. Une autre affaire lui vint à l'idée, suscitant à nouveau un malaise: celle du jeune Morávek au bureau. C'est pourtant un homme cultivé, il écrit des poèmes. Et quand l'autre jour il a bâclé un dossier, je lui ai dit: « Refaites-le, mon cher »: je voulais lui jeter le dossier sur la table, mais il est tombé sous ses pieds et il l'a ramassé tout rouge, les oreilles en feu... Je me giflerais volontiers. Pourtant, j'aime bien ce garçon; le rabaisser comme ça, même sans le vouloir...

Un autre visage surgit à l'esprit du conseiller: celui, pâle et bouffi, de son collègue Wankl. Pauvre Wankl, se dit-il, il a voulu être chef de bureau à ma place; ça lui aurait rapporté quelques centaines de couronnes de plus par an: il a six enfants. Il paraît qu'il aimerait que sa fille aînée apprenne à chanter, mais il n'en a pas les moyens; et moi je suis passé devant lui, parce que c'est une espèce de manche, un bûcheur lourdaud... Il a une femme que leurs éternels soucis d'économie ont rendue méchante, terriblement sèche et méchante; à midi il avale du pain sec... Monsieur le conseiller se plongea dans une morne réflexion. Ce pauvre Wankl, ça doit être navrant pour lui de voir que moi, qui n'ai pas de famille, je gagne plus que lui, mais est-ce que c'est de ma faute? Chaque fois que ce type me regarde de son air lourd de reproches, je ressens toujours comme un accablement...

Monsieur Tomsa passa la main sur son front, moite d'angoisse. Oui, se dit-il, l'autre jour un garçon de café s'est trompé de quelques couronnes en sa faveur; et moi j'ai fait venir le propriétaire qui a congédié le gars sur-le-champ.

— Voleur, grinçait-il d'une voix menaçante, aucun restaurant ne t'embauchera plus à Prague! Je vais m'en assurer personnellement! Et cet homme est parti sans dire un mot... ses omoplates faisaient saillie sous sa mince jaquette...

Monsieur le conseiller ne pouvait plus rester dans son lit; il s'assit près de sa radio et mit le casque, mais la radio était muette, muette la nuit, muettes les heures de la nuit; et le conseiller prit sa tête dans ses mains et fit défiler dans sa mémoire les petites gens

qu'il avait rencontrées, cette faune étrange avec qui il n'avait aucun rapport et à laquelle il n'avait jamais pensé.

Le matin, il fit un saut au commissariat, un peu pâle et embarrassé.

— Eh bien, lui demanda l'inspecteur de police, vous êtez-vous souvenu de quelqu'un qui pourrait vous haïr ?

Monsieur le conseiller hocha la tête.

— Je ne sais pas, dit-il hésitant. C'est-à-dire que ceux qui pourraient me haïr sont si nombreux que... Et il fit un geste impuissant de la main.

— Écoutez, on ne connaît même pas le nombre de personnes à qui on a fait du tort. Certes, je ne m'assiérai plus près de cette fenêtre. Mais je suis venu vous demander de laisser tomber cette affaire.

1928
Traduit du tchèque par
Eva Janovcova
et Jean-Louis Cluse, 1989

XYZ

96 p. 9,95 $

André Vanasse

La Littérature québécoise à l'étranger. Guide aux usagers

« Un instrument d'information dont on ne trouvera d'équivalent nulle part ailleurs. »

XYZ / Collection « Études et documents »